

BUAIS ET SON HISTOIRE



MEMOIRES DE LOUIS GUERIN (2)

.....

La vie que j'ai connue à Buais de 1939 à 2019.

- « Je suis né en 1934, j'essaie de me souvenir le jour où j'ai commencé à aller à l'école. Le 1^{er} octobre 1939, j'avais cinq ans et demi, et je n'étais jamais beaucoup sorti de mon village mis à part les repas chez les voisins à l'occasion des corvées de battages et le traditionnel repas du jour de l'an chez mes grands-parents. Ce jour était pour moi un événement, je comptais les jours pour y arriver.

Je n'étais pas fier quand je me suis retrouvé parmi tous ces écoliers qui étaient pour la plupart plus grands que moi, c'était l'affaire d'un jour ou deux, il fallait bien finir par s'y habituer. L'école de Buais comprenait à cette époque six classes : trois pour les garçons et trois pour les filles, il y avait environ 80 écoliers pour ces 3 classes et autant pour les filles soit 150 à 160 élèves dans l'école de Buais. Il y avait une séparation entre la cour des filles et des garçons qu'il n'était pas permis bien évidemment de franchir. L'école était obligatoire jusqu'à l'âge de 14 ans, année du certificat d'étude que l'on ne pouvait pas passer avant cet âge. L'école

se situait à 4 kms du domicile ce qui faisait 8 km aller/retour par jour plus 2 le midi pour aller manger chez ma grand-mère qui habitait à 1 km de l'école, il n'y avait pas de cantine, nous avions tous des sabots en bois avec des clous en dessous, nous étions nombreux cela faisait pas mal de bruit sur la route à l'heure du repas. Chacun devait apporter son repas, les garçons dans une musette et les filles dans un sac, certains allaient dans le bourg chez les commerçants ou artisans qui acceptaient de les recevoir pour le repas du midi, pour les autres il fallait se contenter des bancs sous le préau, quand il faisait vraiment très froid le maître les autorisait à manger dans la classe. A cette époque on vivait à l'heure solaire, l'école commençait à 8h 00 pour se terminer le soir à 16 h 00, l'hiver il faisait encore un peu jour quand on quittait l'école mais on terminait le parcours de nuit pour rentrer à la maison. Dix kilomètres par jours pendant 9 ans pour aller à l'école plus ceux du dimanche car il était obligatoire d'aller à la messe et à vêpres si tous ces kilomètres étaient mis bout à bout je pense que je serais déjà rendu très loin.

J'ai quitté l'école à 14 ans avec l'obtention de mon certificat d'étude pour aller travailler 4 jours, par semaine en ferme, les 2 autres j'aidais mes parents qui exploitaient une petite ferme de 6 hectares. Les grandes fermes de la commune avaient une surface de 15 à 20 hectares environ avec deux chevaux, celle de plus de 20 hectares avaient 3 chevaux, souvent des juments poulinières qui valaient un bon prix avant l'arrivée des tracteurs. A cette époque avec deux bons chevaux on labourait 1 hectare en une journée et demie environ avec les charrues brabant double qu'il fallait retourner à chaque bout de champs.

A 14 ans il fallait aller travailler soit chez les parents si la ferme était assez importante pour une personne supplémentaire soit en tant que commis de ferme dans les exploitations un peu plus importantes, les jeunes filles allaient elles aussi travailler comme servantes pour la traite des vaches qui se faisait à la main, soigner les animaux, aider la patronne à la maison pour préparer les repas, laver la vaisselle et l'écrémeuse (on fabriquait le beurre). Quand ce travail du matin était terminé elles allaient aider les hommes aux travaux des champs. D'autres jeunes filles trouvaient du travail dans les commerces. Très peu de jeunes continuaient les études car il fallait aller dans les villes plus

importantes et les parents n'avaient pas souvent les moyens de payer une pension.

A cette époque le salaire d'un journalier agricole correspondait, pour les plus capables au prix du kilo de beurre. Les commis et servantes de ferme travaillaient le dimanche que pour les soins des animaux, le dimanche matin ils étaient libre pour se rendre à la messe, l'après-midi ils allaient chez leurs parents, ou sortaient un peu le soir. Le travail dans les champs était interdit le dimanche.

Le dimanche, tous les bancs de l'église étaient remplis, les places des bancs se payaient à l'année car il fallait les payer. Après la messe il y avait les publications au son du tambour à la sortie de l'église, le garde-champêtre, après quelques coups de baguettes pour rassembler tout le monde, commentait les annonces : un veau à vendre chez Intel des pommes de terre chez un autre ... je me souviens qu'un brave journalier bon travailleur demandait à faire quelques jours, un jour chez l'un deux jours chez un autre. Sa demande fut entendue et évidemment l'entente se faisait au bistrot, il y en avait beaucoup à l'époque, autour d'un café arrosé de calva, mais quand ce dernier récapitula tous les jours promis il s'aperçut qu'il en avait promis plus qu'il n'y en avait de jours dans la semaine. Une autre publication dont je me souviens c'est qu'il avait été perdu sur la route de Ferrière une femme et un parapluie, celui qui trouvera le parapluie aura la femme pour récompense. Cela faisait rire un peu les paroissiens qui sortaient de l'église alors que le sermon de Mr le curé ne faisait quant à lui pas souvent rire. A Buais il n'y avait pas encore l'électricité en campagne, seul, le bourg était électrifié avant la guerre. Les premières installations ont été faites en 1952 ou 1953, je ne me souviens plus exactement, cela se faisait par secteur, chaque conseiller devait trouver l'argent nécessaire pour un emprunt qui était à 5% d'intérêt, il fallait payer le branchement et l'installation intérieure. Chez mes parents on avait mis trois lampes, une dans la maison, une dans l'étable et une lampe de cour cela coutait cher à l'époque. Dès que le courant a été branché la vie a vraiment changée, il y a eu bien sur la lumière mais aussi la radio. J'ai connu des propriétaires qui n'avaient pas voulu l'installer pour les fermiers le poteau était arrivé dans la cour c'était malgré tout un petit nombre.

Le nombre de ferme était important à l'époque, rien que sur la route de Landivy (du bourg à la Potinaie) on en comptait 38 en ne parlant que de celle qui avaient entre 2 et 8 vaches et que sur cette route. Il y avait 40 chevaux dont deux fermes en avaient 3, ceux qui n'en n'avait pas avaient recours aux voisins qui en possédaient, en échange ils les aidaient pour les moissons ou pour rentrer le foin.

Dans le bourg il y avait : 2 forgerons (ils feraient les chevaux de temps en temps), 3 charrons, 1 menuisier, 4 épiceries, 8 cafés, 3 coiffeurs, 1 boulanger, 1 cordonnier, 1 bourrelier, 2 charpentiers, ,2 quincaillers, 1 garagiste et aussi 1 notaire, 1 curé, 2 religieuses et 6 enseignants (es).

Un peu plus-tard on attribuera une petite retraite agricole à partir de 65 ans aux agriculteurs. Quand une ferme se trouvait libre elle était rarement reprise. Quelqu'un qui cessait d'exploiter avait droit à un petit complément de retraite, quand elle était reprise par un exploitant qui avait déjà une ferme plus importante, ensuite il y a eu la Safer (société d'aménagement foncier et rural) qui décidait à qui attribuer les terres qui se trouvaient disponibles c'est d'ailleurs toujours le cas aujourd'hui quand plusieurs agriculteurs sont intéressés, ce qui équivaut un peu à un deuxième remembrement .Le 1^{er} a eu lieu il y a 30 ans période à laquelle nous avons cessé d'exploiter et depuis je ne me suis pas beaucoup intéressé à l'évolution du monde agricole. Je constate simplement qu'il plus que 4 exploitations sur les 38 dont je parlais plus haut sur la route de Landivy. « Est-ce mieux, est-ce moins bien je laisse à chacun qui liront ces quelques lignes le soin de juger. »

Louis Guerin.

.....
Texte de Louis Guerin, octobre 2019.

Mise en page par Jean-Pierre Hamon le 18 octobre 2019.

Photo : Jean- Luc Paillard (neveu de Mr Guérin Louis).

